

2

10

GEORGES DUHAMEL
de l'Académie française

LE COMPLEXE
DE
THÉOPHILE



PARIS
MERCURE DE FRANCE
MCMLVIII

LE COMPLEXE DE THÉOPHILE

LE COMPLEXE DE THÉOPHILE

Les Hommes abandonnés — La France jadis — La France
 d'aujourd'hui — Lettres au Pape — La Vieillesse de Molière —
 La Nuit d'été — Les sept dernières plaies — Scènes de
 la vie future — Les papiers de Voltaire — Géographie
 comique de l'Europe — Questions de Famille — Palais de la
 mort jadis — Défense des Lettres — Mémoires de la
 Guerre d'Espagne — Poésies françaises — L'Inde —
 Souvenirs de la Vie de l'artiste — Constantinople aux Pays
 étrangers — Traditions de l'Espagne — La Beauté et
 l'Hygiène — Poésies de Molière — Chronique des Sciences
 antiques — Mémoires au Vain — La Vieillesse de l'artiste
 Poète — On des Poètes — Histoire de l'Art —
 — Le Japonais et le Français — Les voyages
 de l'artiste — Les Français modernes — Histoire de la
 Lecture — L'Art de l'artiste — Les compagnons
 de l'Artiste — L'Art de l'Art — Histoire de
 l'Artiste

VIE ET AVENTURES DE SALVAIN

I. Confession de salut — II. Deux Hommes —
 III. Journal de Salvain — IV. La Cité des Lyonnais —
 V. L'Épave d'été

CHRONIQUE DES ÉPIQUES

I. La Mémoire de l'Art — II. Le Jardin des Bêtes sau-
 vages — III. Vue de la Terre promise — IV. La Nuit de la
 Saint-Jean — V. Le Dieu de l'Égypte — VI. Les Mères
 — VII. Cette parole morte — VIII. Le Combat contre les
 Géants — IX. Scènes et les temps humains — X. La
 Poésie de Joseph Prévost

ÉPIQUES SUR LA VIE

I. Inventaire de l'Art — II. Géographie de nos Pen-
 sées — III. Les Temps de la Recherche — IV. La Poésie
 des Ames — Épiques et les Épiques

ÉPIQUES

Les Poètes et la Vie — Paul Claudel, poète de l'Épique
 critique — Remarques sur les Mémoires imaginaires —
 Les Confessions sans Poésie

THÉÂTRE

La Lecture — La Comédie — Dans l'Œuvre de nos Pen-
 sées — Les Arts — Les Journaux des Arts

W 536

10 Y2

20663

LD 12963 24-10-58

OUVRAGES DE GEORGES DUHAMEL

RÉCITS, ROMANS, VOYAGES, ESSAIS

Vie des Martyrs, 1914-1916. — Civilisation, 1914-1917. — La Possession du Monde. — Entretiens dans le Tumulte. — Les Hommes abandonnés. — Le Prince Jaffar. — La Pierre d'Horeb. — Lettres au Patagon. — Le Voyage de Moscou. — La Nuit d'Orage. — Les sept dernières plaies. — Scènes de la vie future. — Les jumeaux de Vallangoujard. — Géographie cordiale de l'Europe. — Querelles de Famille. — Fables de mon Jardin. — Défense des Lettres. — Mémorial de la Guerre blanche. — Positions françaises. — Lieu d'Asile. — Souvenirs de la Vie du Paradis. — Consultation aux Pays d'Islam. — Tribulations de l'Espérance. — Le Bestiaire et l'Herbier. — Paroles de Médecin. — Chronique des Saisons amères. — Semailles au Vent. — Le Voyage de Patrice Périot. — Cri des Profondeurs. — Manuel du Protestataire. — Le Japon entre la tradition et l'avenir. — Les voyageurs de l'Espérance. — La Turquie nouvelle. — Refuges de la Lecture. — L'Archange de l'aventure. — Les compagnons de l'Apocalypse. — Israël, clef de l'Orient. — Problèmes de l'heure.

VIE ET AVENTURES DE SALAVIN

I. Confession de minuit. — II. Deux Hommes. — III. Journal de Salavin. — IV. Le Club des Lyonnais. — V. Tel qu'en lui-même...

CHRONIQUE DES PASQUIER

I. Le Notaire du Havre. — II. Le Jardin des Bêtes sauvages. — III. Vue de la Terre promise. — IV. La Nuit de la Saint-Jean. — V. Le Désert de Bièvres. — VI. Les Maîtres. — VII. Cécile parmi nous. — VIII. Le Combat contre les Ombres. — IX. Suzanne et les jeunes hommes. — X. La Passion de Joseph Pasquier.

LUMIÈRES SUR MA VIE

I. Inventaire de l'Abîme. — II. Biographie de mes Fantômes. — III. Le Temps de la Recherche. — IV. La Pesée des Ames. — V. Les Espoirs et les Épreuves.

CRITIQUE

Les Poètes et la Poésie. — Paul Claudel, suivi de Propos critiques. — Remarques sur les Mémoires imaginaires. — Les Confessions sans Pénitence.

THÉÂTRE

La Lumière. — Le Combat. — Dans l'Ombre des Statues. — L'Œuvre des Athlètes. — La Journée des Aveux.

POÉSIE

Compagnons. — Elégies.

GEORGES DUHAMEL
de l'Académie Française

LE COMPLEXE
DE
THÉOPHILE

roman



PARIS

MERCURE DE FRANCE

MCMLVIII

GEORGES DUHAMEL

IL A ÉTÉ TIRÉ SUR VÉLIN PUR FIL
LAFUMA CENT VINGT-CINQ EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS DE 1 A 125. IL A ÉTÉ TIRÉ
EN OUTRE SUR LE MÊME PAPIER CIN-
QUANTE EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
DONT TRENTE-HUIT NUMÉROTÉS DE
HC 1 A HC 38 ET DOUZE NUMÉROTÉS
DE MF 1 A MF 12.

CES CENT SOIXANTE-QUINZE EXEMPLAIRES
CONSTITUENT L'ÉDITION ORIGINALE.



Chapitre premier

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM 1630 TO 1880
BY
JOHN W. COOPER
CHAPTER I
THE FOUNDING OF THE CITY

Mon entretien avec Théophile Chédevièle, ce jour-là, commença, ce qui n'était pas pour m'étonner, par de captivantes généralités philosophiques, mêlées de descriptions fantaisistes.

— J'ai failli perdre la foi de ma mère, me dit-il, dans des conditions paradoxales et qui me sont encore incompréhensibles. J'étais allé à Rome, pour ma Compagnie, naturellement. Il s'agissait de mettre au point un problème de carburants, enfin quelque chose de bassement matériel. Je m'étais tiré très vite de ces difficultés, qui n'étaient pas de véritables difficultés.

Moi, j'aime la difficulté, mais à condition qu'elle soit vraiment inattendue, piquante, lacérante, déchirante. Passons! J'avais deux jours devant moi, avant de quitter la ville sainte. J'attendais une signature, c'est-à-dire un bonhomme qui ne devait revenir à Rome que deux jours plus tard. Et c'est alors que je rencontre, en me promenant sur le pont du Tibre, un ancien camarade qui est attaché d'ambassade, ou consul, ou... je ne sais pas... Il me dit tout à crac : « Es-tu libre? Oui? Alors va mettre le smoking et monte à Saint-Pierre, avec moi. Une béatification, mon cher! Pour un spectacle, c'est un spectacle. Tribune diplomatique. Et toutes les dames en jupe longue et en mantille. Allons! houp! houp! »

Trois quarts d'heure plus tard, nous arrivions, le camarade et moi — attendez, c'est Trinballe de Valberlan qu'il s'appelle, mais c'est sans importance... — trois quarts d'heure après, nous arrivions à la porte de Saint-Pierre. Sur le côté. La porte réservée au corps diplomatique.

Comprenez ? Et nous sommes reçus par un officier vêtu comme un valet de cartes, matiné cuirassier de l'Empire. Une pièce du Musée de l'Armée. Quoi ! Moi, j'aimais les petites églises silencieuses. J'allais prier dans de vagues chapelles glacées, et, quand je sentais monter le rhume de cerveau, je comprenais que tout allait bien, que j'avais payé ma part, que l'Être suprême acceptait de m'écouter. Mais revenons à Saint-Pierre. Quelle foule ! Quel spectacle ! Quel tumulte ou, pour mieux dire, quel boucan ! Oh ! la société, tout autour de moi, était élégante et parfumée. Mais pour celui qui voulait loyalement prier, il n'avait plus qu'à fermer le bec et à ravalier son couplet. Fait rien ! J'attendais l'entrée du Saint-Père et, naturellement, les trompettes célèbres. Alors voilà que des milliers et des milliers de gorges se mettent à hurler, dans toutes les langues du globe : « Vive le pape ! » Et je vois apparaître la chaise à porteurs. Oh ! le spectacle était remarquable et le Saint-Père jouait bien son

rôle difficile. J'allais peut-être me laisser emporter sur la vague du charivari, quand les fameuses trompettes ont éclaté sous les voûtes. Quelle chute! Quel effondrement! Un air de cirque, mon cher, un air pareil à ceux que l'on joue pour annoncer les acrobates. J'ai senti comme une aiguille glacée qui me traversait le cœur. La fin de la cérémonie? Je n'en ai pas le moindre souvenir. Ma blessure saignait. Elle n'a pas cessé de saigner. En sortant de la foule, deux heures plus tard, je suis parti, tout seul, à pied, sans trop perdre de temps à m'excuser. Je cherchais une petite église, une église vraie, pauvre et misérable à souhait. J'en ai trouvé une, près du Panthéon. J'y suis resté deux heures, peut-être, jusqu'à ce que le sacristain me priât de sortir. Quelle douleur! J'avais adjuré Dieu de m'entendre. Mais je n'avais pas reçu la moindre réponse. Depuis... Oh! depuis...

Ici, Théophile Chédevièle prit le temps de tirer un fil qui sortait de sa veste, juste sur le revers, ce qui le fit loucher ;

puis il murmura, hochant la tête à petits coups :

— Mon confesseur m'affirme que je ne suis pas un bon croyant. Possible. Mais l'idée du néant m'est intolérable. J'aime mieux l'enfer que le néant. Alors j'irai en enfer. Oh! Si! Si! je sais ce que je dis. Je me connais. J'irai en enfer. Avez-vous du feu? Oh! je veux dire une allumette. Rien de commun avec l'autre feu, celui de... enfin n'en parlons plus, n'en parlons plus. J'ai connu un type qui avait solennellement renoncé au tabac, à La Havane, vous m'entendez? Dans le paradis du tabac! Eh bien moi, j'en suis à croire que c'est à Rome, exactement, que j'ai failli perdre la foi de ma mère. Je dis : de ma mère, parce que, pour ce qui est de papa... Mais, attendez! J'ai failli perdre la foi de ma mère, mais je n'ai pas perdu ma foi personnelle. J'attends toujours le signe, le signe que Dieu me fera peut-être, le signe du pardon et du ralliement.

Ce séjour à Rome a quand même été, pour moi, le commencement d'une aven-

ture, d'une grande et bouleversante aventure. J'ai fait ma vie, ma vie entière, sur une seule pensée : tout, pour moi, devait être clair, évident, lumineux, limpide. Plus de détours, plus de mensonges ! Vous le savez bien, un seul mensonge, une seule erreur, et des centaines de mensonges ou d'erreurs découlent naturellement de ce mauvais début. Franchise et netteté, voilà ce dont je rêvais, quand j'étais jeune, quand j'étais innocent. Mais depuis, depuis...

Théophile Chédevièle fronça les sourcils. Sa lèvre inférieure se prit à trembler et il parut s'enfoncer pendant quelques instants dans une rêverie douloureuse.

— On ne vit pas seul, murmura-t-il enfin d'une voix tremblante. Je me suis trouvé engagé, par des hommes que je croyais loyaux, dans des aventures dont la seule pensée me fait trembler de douleur. On ne vit pas seul et on comprend trop tard les fautes auxquelles on se trouve associé.

Associé ! Vous m'entendez bien. Ce

ne sont pas des fautes que l'on aurait jamais commises de son propre mouvement, ce ne sont pas des crimes qu'un homme honnête, qu'un homme loyal pourrait lui-même imaginer. Non! Je veux parler ici de certains forfaits auxquels on s'aperçoit tout à coup que l'on a prêté la main sans le savoir, vous m'entendez bien, sans en avoir la moindre conscience, jusqu'au jour où la lumière se fait, jusqu'au jour où, soudainement conscient, on mesure les conséquences de son aveuglement, j'allais dire de sa sottise... J'hésite à prononcer le mot, non par orgueil, mais par souci de propriété des termes, par scrupule.

A vrai dire, je suis et j'ai toujours été un scrupuleux. Si j'avais eu l'occasion de rencontrer... Comment l'appellez-vous? Fried, Frond? Je ne me rappelle jamais son nom. Vous savez qui je veux dire : l'estimable maboule, l'homme des « complexes », eh bien! je suis sûr qu'après une étude sérieuse, naturellement, et poursuivie en plein accord avec moi,

bien inutile de le dire, il aurait décrit un complexe de Chédevièle... Je n'aurais d'ailleurs, pour rien au monde, accepté de laisser coller mon nom sur cette maladie. J'aurais peut-être accepté le principe d'un complexe de Théophile. Oh ! rien à voir avec le complexe d'Œdipe ou le complexe de Jocaste. Rien à voir non plus avec le complexe d'infériorité. Imaginez le complexe du scrupule.

Je suis, essentiellement, un homme scrupuleux, oui, scrupuleux au point d'en être malade. Loyalement, je pourrais ajouter : au point d'en rendre malades certaines personnes avec lesquelles je suis en relations, avec lesquelles je travaille. Un de mes anciens patrons, avec lequel il m'arrivait de débattre certaines affaires difficiles, m'a dit un jour : « Le scrupule, si vous continuez, fera de vous un fléau, pour les gens qui vous entourent, tout au moins. » Cette observation m'a plongé dans de longues et douloureuses rêveries. J'ai fait de grands efforts pour ne plus manifester mes scrupules naturels, devant

cet homme surtout Et, comme on oublie vite, comme le personnage en question ne se rappelait pas ses propres paroles, un jour que je lui proposais une affaire quelque peu délicate, il m'a regardé de travers et m'a dit, les lèvres serrées : « Vous êtes un homme sans scrupule... » Allez donc vous retrouver, dans ces lamentables fariboles.

Le même bonhomme, vers la fin de nos relations, a osé me dire, à moi, vous imaginez la chose, à moi ! « A votre place, j'aurais peur d'être considéré comme un de ces imaginatifs qui n'ont peur de rien. » Une chose pareille, à moi, le prototype du complexe de Théophile ! Je déteste ces gens qui disent, vingt fois l'heure : « A votre place... » Ces gens qui ont le toupet de commencer leurs phrases de cette façon : « Je ne serais que vous... » ou même « Si j'étais que de vous... » Voyez-vous ce français-là ! Au reste, je dis que je déteste ces gens. J'exagère. Je ne déteste vraiment personne. C'est fatigant de détester. Et puis, les gaillards

que je pourrais détester, j'imagine très facilement, trop facilement, que je suis à leur place et que je pourrais parler comme eux, penser comme eux. Vous le voyez, nous sommes en plein complexe de Théophile.

Non ! je ne vous raconterai pas aujourd'hui l'histoire qui me tourmente. Je ne vous la raconterai peut-être jamais. Aussi bien n'ai-je pas tout dit en ce qui concerne mon complexe. Je ne vous dirai jamais tout. Vous auriez peine à me croire et j'éprouve quelque scrupule à l'idée de vous ennuyer, de vous être insupportable. Je suis célibataire, mais je ne vis pas seul : ma sœur aînée, Béatrice, qui est célibataire aussi, vit non pas avec moi, ce serait beaucoup dire, — j'aime trop ma liberté, — mais dans un logement voisin. Elle a la grande bonté de s'occuper de mes affaires matérielles. Et je me demande si c'est vraiment une bonté. S'il me fallait balayer ma chambre et faire ma cuisine, je n'aurais probablement pas le temps de ruminer certaines choses extravagantes

et ce n'en serait que meilleur au point de vue de mon équilibre.

Pensez un peu : notre intérieur est modeste, mais il n'est pas misérable, loin de là. J'ai toujours largement gagné ma vie. En outre, nos parents nous ont laissé quelque peu de biens : des valeurs habilement placées, des meubles, des tableaux, de belles pièces de porcelaine ou de cristal. A vrai dire, de ces derniers articles, le nombre décroît assez vite. Béatrice est soigneuse, mais elle est distraite et maladroite. La seule pensée qu'un jour ou l'autre elle finirait par casser le sucrier de Saxe, cette pensée m'a longtemps tourmenté. Je la connais, Béatrice ! J'étais sûr qu'elle casserait le sucrier de Saxe ; mais je ne voulais pas lui laisser cette faute à commettre ; je ne le voulais pas, vous comprenez, par affection, par charité. Alors, jeudi dernier, j'ai pris le sucrier, le vrai sucrier de nos parents, et je suis allé le casser moi-même, dans la poubelle.

J'en ai ressenti du calme, pendant une heure peut-être. Et puis, j'ai pensé qu'en

m'engageant dans cette voie-là, je pourrais être amené à jeter dans la Seine mes deux chers neveux, les petits de ma sœur Emilienne, pour leur épargner une vie difficile.

Oui, oui, j'imagine ce que vous allez penser, ce que vous pouvez penser. Il est difficile de vivre, surtout quand on souffre du fameux complexe, du complexe de Théophile.

Chapitre deuxième

TABLE OF CONTENTS

Introduction

Chapter I

Chapter II

Chapter III

Chapter IV

Chapter V

Chapter VI

Chapter VII

Chapter VIII

Chapter IX

Chapter X

Chapter XI

Chapter XII

Chapter XIII

Chapter XIV

Chapter XV

Chapter XVI

Chapter XVII

Chapter XVIII

Chapter XIX

Chapter XX

Chapter XXI

Chapter XXII

Chapter XXIII

Chapter XXIV

Chapter XXV

Chapter XXVI

Chapter XXVII

Chapter XXVIII

Chapter XXIX

Chapter XXX

Chapitre dixième

Vous m'écoutez bien, reprit après un moment de silence Théophile Chédevièle. Oui, vous m'écoutez avec beaucoup d'attention, et j'en suis à me demander si j'ai raison de vous raconter tout cela, si j'ai raison de m'abandonner à la confiance. Oh! notez qu'au regard de la stricte justice, je ne crains rien. Dans l'horrible affaire à laquelle je ne peux pas ne pas penser, en ce moment comme chaque heure de chaque jour, ma responsabilité juridique n'est certes pas directement en cause. Quant à ma responsabilité morale, je ne devrais même pas la consi-

dérer comme engagée dans l'aventure. J'ai fait pour le mieux. Est-ce ma faute si des personnages que je ne peux qualifier, et que d'ailleurs je connais très mal, se sont servis de moi comme d'un intermédiaire, comme d'un instrument peut-être pour parvenir à leurs fins ? Je ne sais pas. Je ne sais plus. J'ai réfléchi trop longtemps et trop souvent sur cette histoire pour la considérer encore avec un esprit net. A force de revenir même sur une vérité manifeste, l'esprit le plus raisonnable finit par tout embrouiller.

Suis-je un esprit raisonnable, en vérité ? Je crois prudent de tirer la chose au clair et de faire des réserves. J'habite avec ma sœur, Béatrice Chédevièle. Je crois vous l'avoir dit déjà. Nous sommes tous deux célibataires. J'ai quarante-cinq ans. Béatrice est ma cadette : elle vient de passer la quarantaine. En vérité, les hommes sont des idiots et, parlant ainsi, je parle contre mon intérêt : Béatrice est mon ange gardien. Que ferais-je sans elle ? Comment pourrais-je vivre sans elle ?

Mais je n'arrive pas à comprendre pourquoi cette fille bien faite, intelligente, raisonnable, j'y reviens, et même souriante, et même instruite, et surtout bien portante, est demeurée sans époux, alors que je vois les hommes se jeter avidement sur des femmes hargneuses, mal bâties, ignorantes et sottes. Si j'étais écrivain, au lieu de raconter interminablement des histoires d'amour, je voudrais écrire la vie d'une de ces filles que l'on se dépêche souvent d'appeler des « vieilles filles », comme si l'on entendait les enfermer dans le célibat.

Ce n'est pas sous l'effet d'un sentiment familial, impérieux et même aveugle, que je trouve ma sœur charmante. Je mesure mes mots et, d'abord, je les cherche. Si je vais jusqu'au fond de ma pensée, si je dis que Béatrice est belle et même et encore désirable, vous allez sans doute rêver à un autre complexe, à l'inceste fraternel, qui doit avoir trouvé un nom grâce au bonhomme dont je vous ai déjà parlé. Mais vraiment, vous auriez tort.

Et cette idée suffit pour me mettre en colère. Je suis célibataire, c'est entendu. Ce n'est pas ma faute : la femme qui m'était expressément réservée par le destin existe sans doute ; malheureusement, je ne l'ai jamais rencontrée. En revanche, il m'est arrivé de voir, de connaître, d'admirer nombre de filles que j'estimais. Elles ne correspondaient pas à mon idéal personnel ; mais elles méritaient de vivre une vie pleine et complète. J'aurais voulu avoir des maris plein mes poches et leur en proposer, à toutes et à chacune, un qui fût selon leurs vœux. Je pense ainsi, dans un élan du cœur ; et puis, j'imagine ces filles enfin mariées, je les vois plier sous le fardeau d'une famille, se querellant chaque soir avec un époux malotru, épuisant leurs veilles à reprendre des chaussettes, à faire des comptes, à rédiger des lettres innombrables. J'essaye de les imaginer enceintes, accablées de tracas sans mesure, et je pense que mon imagination leur souhaite généreusement une vie de sacrifices et d'épreuves. On ne sait pas. On